

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustree, paraissant tous les samedis

VOL. I. No. 23.

MONTEPAL, SATELI, 9 NOVEMBRE 1895

LF No. 5 CENTS

LES
DRAMES
DE
PARIS



R
O
G
A
M
B
O
L
E

DEUXIEME PARTIE
LE CLUB DES VALETS-DE-CŒUR

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE.

Paraissant tous les samedis et délivrée le jeudi dans tous les dépôts.

ABONNEMENT : Un an..... \$2.50
Six mois..... 1.25
Trois mois..... 75
Le numéro..... 05

Le Syndicat Mont-Royal,
Éditeur et Propriétaire.

Nous ne mettons aucun titre dans le texte afin de ne pas déranger ceux qui ont l'intention de le faire brocher ou relier.

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de magnifiques volumes illustrés

Pour toutes informations s'adresser

Bell Tel. 6256

Aux Éditeurs,

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

Voici les principaux Chapitres qui figurent dans ce chef d'œuvre.

L'Heritage mystérieux.

Le Club des Valets de Cœur.

Exploits de Rocamboles.

La Revanche de Baccarat.

Chevaliers du clair de lune.

Le Testament de Grain-de-Sel

Resurrection de Rocamboles.

Dernier mot de Rocamboles.

Les misères de Londres.

Les Démolitions de Paris.

La corde du Pendu.

Le Retour de Rocamboles.

AVIS

Nous expédierons les premiers

Nos. a tous ceux qui nous feront

parvenir leur adresse, soit par carte

Postale, ou par Téléphone, a raison

de 5 cts le numéro.

TEL. BELL, 6256.

Bureau 968 Rue Ontario

Arthur Robinault,

FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

X X X X EF X X X X

Poseur d'appareils a gaz, X X X

X X X Et a eau chaude, Etc., Etc.

Toutes commandes exécutées avec soin et prompt
et à prix très réduits.

223B AVENUE PAPINEAU,
MONTREAL.

L. ROY,

PHOTOGRAPHE,

1162 RUE ONTARIO,



SPECIALITES :

PORTRAITS ZINC

PORTRAITS CABINETS

PORTRAITS C. D. V.

PORTRAITS MONTELLO

Agrandissements de tous genres en photographie

N. B. - M. Roy se charge de faire toutes ouvrages en
photographie, avec soin, promptitude et à des prix modé-
rés.

UNE VISITE EST SOLLICITEE.



Rouambole se tua et, laissa à l'appar son épée et tomba baigné dans son sang

Cette voix fit tressaillir Rocambole. Ce n'était point celle de madame de Saint-Alphonse, et pourtant il lui semblait avoir déjà entendue quelque part. Cependant il obéit à la pression de la main et se laissa conduire.

Or lui fit gravir un escalier, traverser un petit salon plongé dans les mêmes ténèbres, puis une porte s'ouvrit devant lui. Un flot de clarté qui vint l'éblouir lui montra alors madame de Saint-Alphonse étendue nonchalamment sur une causeuse. En même temps la petite main qui tenait la sienne l'abandonna, et la mystérieuse conductrice disparut et referma prestement la porte sur elle.

Rocambole n'avait pas eu la possibilité de voir son visage. — C'est ma femme de chambre, lui dit madame de Saint-Alphonse en souriant.

Puis, d'un geste, elle lui indiqua une place auprès d'elle.

— Que je vous remercie ! dit-elle. C'est chevaleresque, à vous, d'être venu par un temps pareil. Ah ! l'horrible pluie !

— Il n'y a jamais rien de chevaleresque à faire ce que le cœur ordonne. Je ne vous ai pas trouvée à Paris et vous m'attendiez ici, comment ne pas venir ?

Don Inigo, qui s'oubliait un peu avec John Bird, avait retrouvé avec madame de Saint-Alphonse ce merveilleux accent moitié espagnol, moitié américain, qui accuse l'origine brésilienne.

La jolie hôtesse le considérait avec une attention qu'il prit pour de la curiosité d'abord. Mais tout à coup elle lui dit :

— Mon cher marquis, il y a des ressemblances qui réellement sont bizarres.

— Alors, poursuivit-elle, si vous n'étiez brun presque olivâtre... Elle s'arrêta et continua à le regarder. Si vous n'aviez la barbe et les cheveux d'un noir de jais...

Elle s'arrêta encore, le regardant toujours.

Eh bien ?... fit-il un peu décorté de cet examen.

— Je jurerais...

— Que jureriez-vous, belle dame ?

— Mon Dieu ! tenez, reprit-elle, vous ressemblez, en brun comme deux gouttes d'eau, à un homme blond que j'ai connu.

Rocambole tressaillit.

— Et quel est cet homme blond ? demanda-t-il, souriant néanmoins.

— Un suédois, le vicomte de Cambolh.

— Je ne le connais pas...

Et il prononça si ingénument ces mots, qu'un juge d'instruction s'y fut trouvé pris et n'eût pas douté de sa bonne foi.

— Oh ! dit madame de Saint-Alphonse, il a quitté Paris depuis trois mois...

— Je n'y suis, moi, que depuis quinze jours.

— On ne sait trop ce qu'il est devenu.

— Tant pis !

— Pourquoi ?

— Parce que j'aurais voulu le voir, cet homme qui me ressemble.

— Ma foi ! continua madame de Saint-Alphonse, ma femme de chambre connaît cette histoire mieux que moi.

— Quelle histoire ?

— Celle du vicomte de Cambolh.

Le marquis songea à la voix qu'il avait entendue tout à l'heure et qui ne lui était pas inconnue, et il pensa que peut-être madame de Saint-Alphonse avait une femme de chambre qui avait pu servir précédemment chez quelque femme qu'il aurait connue du temps qu'il s'appelait le vicomte de Cambolh.

— Ah ! dit-il, il y a donc une histoire sur ce vicomte ?...

Comment l'appellez-vous ?

— Cambolh.

— Et quel est cette histoire ?

— Il paraît, reprit madame de Saint-Alphonse, que ce vicomte de Cambolh était un aventurier, un misérable...

Rocambole ne sourcilla point.

— Cependant il allait dans le monde, il était reçu dans les

meilleures maisons du faubourg Saint-Honoré, notamment chez la marquise Van-Trop.

Ce nom tombé négligemment des lèvres de madame de Saint-Alphonse, jeta le marquis dans une grande perplexité. Pourquoi, lui disait-elle tout cela ?

— Il paraît, continua-t-elle, que le vicomte a failli mourir, il y a trois mois.

— Ah ! fit don Inigo, qui pâlit sous la couche de brun qui bronzait son visage.

— Il a reçu un coup de poignard. Tenez, là, fit madame de Saint-Alphonse, indiquant du doigt la place où don Inigo portait la cicatrice du poignard de sir Williams.

Rocambole commençait à se trouver mal à l'aise.

— Ah çà ma chère amie, dit-il, pourquoi me parler de ce vicomte de Cambolh ?

— Parce que vous lui ressemblez.

— Il était blond et je suis brun : donc cette ressemblance n'est pas complète.

— Ma femme de chambre prétend le contraire.

— Comment ?

— Ma foi ! dit madame de Saint-Alphonse, vous allez voir. Et elle sonna.

La porte se rouvrit ; une jolie soubrette, grande, svelte, se montra. D'abord le marquis don Inigo jeta sur elle un regard étonné, et il ne la reconnut pas. Mais elle fit un pas vers lui, le regarda fixement et lui dit d'un ton moqueur :

— Bonjour, monsieur de Cambolh...

Et Rocambole se prit à frissonner jusqu'à la moelle des os... Il avait reconnu Baccarat.

— Je suis pris !... pensa-t-il. Elle m'a reconnu.

Et comme il avait sur lui un stylet et se trouvait vis-à-vis de deux femmes sans armes, en apparence du moins, M. le marquis don Inigo songea un moment à tuer Baccarat...

Mais, derrière elle, et avant que le stylet eût vu la lumière, une autre porte s'ouvrit. Cette porte livra passage à une quatrième personne, dont la vue produisit sur M. le marquis don Inigo de los Montes l'effet de la tête de Méduse.

Ce nouveau personnage était le comte Artoff.

Le comte avait ses pistolets à la main.

Dans un premier accès de terreur, Rocambole voulut crier, appeler John Bird à son aide... Mais il se souvint que John Bird était l'obligé du comte ; que les mettre tous deux en présence, c'était se condamner sans appel, s'ôter non seulement à lui-même sa dernière chance de salut, mais livrer sans profit le dernier secret de sir William.

— Au moins si je meurs, pensa-t-il, ma mort sera vengée... le comte tombera sous le poignard de Venture, et Baccarat s'en ira chez les sauvages...

CVI

Rocambole, il l'avait prouvé maintes fois déjà, était un homme de résolution et d'une rare énergie. On se souvient de la résistance pleine de sang-froid et d'entêtement qu'il avait opposée jadis au comte Armand de Kergaz et à Léon Rolland à Bougival. Il n'était alors qu'un enfant, et cependant il s'était montré héroïque. Aujourd'hui, le vaurien Rocambole était un homme fait, un roué plein d'expérience, un scélérat qui savait depuis longtemps son métier, et qui considérait froidement, d'un seul coup d'œil, les situations les plus désespérées. En dix secondes, Rocambole eut jugé celle où il se trouvait.

— Il est évident, pensa-t-il, que je suis tombé dans un piège ; que la Saint-Alphonse ne m'a honoré de son amitié que pour bien s'assurer que mes cheveux sont teints et que je porte une cicatrice de coup de poignard au côté droit. Ceci posé, il est tout à fait impossible de nier mon identité, et si je puis me sauver, ce n'est peut-être qu'en avouant tout... Ma foi ! tant pis pour sir Williams ! Je dirai tout ce qui le concerne, mais je ne soufflerai pas mot de John Bird et de Venture. Nous aurons

pout-ôtre la chance que celui-ci assassina le comte et que l'autre emmena Baccarat. Alors, tout est sauvé !

Rocambole pensa tout cela en dix secondes, pendant que le comte et Baccarat se plaçaient devant lui.

— Monsieur le vicomte de Cambolh, dit Baccarat d'un ton bref, voulez-vous nous faire le plaisir de quitter cet accout méridional qui nuit à la rapidité de votre langage ? Nous n'avons réellement pas de temps à perdre,

Rocambole s'inclina.

— Puisque vous me connaissez si bien, dit-il dans le français le plus pur, je ne saurais vous refuser.

Il s'exprimait avec calme, un demi-sourire glissait sur ses lèvres, et il semblait examiner avec curiosité les pistolets du comte.

— Monsieur de Cambolh, reprit Baccarat, la dernière fois que nous avons eu l'honneur de nous rencontrer, c'était, je crois, avenue Lord-Byron, chez miss Dai-Natha Van-Hop...

— En effet...

Et Rocambole ne sourcilla point.

— Sans doute vous ne vous souvenez que vaguement des événements qui ont marqué cette rencontre ?...

— Je sais, répondit-il avec impudence, que j'étais l'amant de Dai-Natha, que je l'ai trouvée morte, et que j'ai reçu un coup de poignard.

— Vous mentez ! dit Baccarat d'un ton sec, vous n'avez jamais été l'amant de Dai-Natha.

— Non Dieu ! qu'en savez-vous ?

— Vous n'êtes pas davantage le fils de la vieille femme qui vous a réclamé à l'hospice Beaujon.

— Assurément non.

— Pas plus que vous n'êtes le vicomte de Cambolh, gentilhomme nédois. Un vrai gentilhomme ne change pas de nom de nationalité ; il ne s'associe point à des bandits tels que les Valets-de-Cœur, il ne se fait pas le complice d'un misérable comme sir Williams.

— Ma foi ! murmura Rocambole, qui feignait une grande confusion, puisque vous êtes si bien informée, je vous demanderai humblement ce que vous attendez de moi.

— Je vais vous le dire, répliqua Baccarat.

La jeune femme était calme, froide, solennelle comme un juge qui prononce une sentence.

— Vous êtes ici, reprit-elle, tout entier à notre discrétion. Cette maison est isolée, il est minuit, l'heure où les champs sont déserts, et personne ne viendra à votre secours.

— Vous voulez donc me tuer ?

Et il se croisa tranquillement les bras sur sa poitrine.

— Peut-être... si vous ne parlez...

— Que dois-je dire ?

— La vérité sur sir Williams. Si vous me livrez sir Williams, peut-être vous ferons-nous grâce de la vie.

— Peut-être, seulement ?

Et Rocambole eut un rire moqueur plein d'assurance.

— Tout dépendra de vos yeux.

— Que voulez-vous que je vous dise, si ce n'est que sir Williams, comme vous l'appellez, c'est-à-dire M. le vicomte Andrea, m'a frappé d'un coup de poignard ? Ceci est une preuve qu'il n'existait entre nous aucune complicité.

Baccarat se tourna vers le comte Artoff.

— Monsieur le comte, lui dit-elle, cet homme ne dira rien de le vois. Le plus simple est de nous en débarrasser sur-le-champ.

— Comme vous voudrez, dit froidement le comte, qui arma un de ses pistolets et ajusta Rocambole.

Celui-ci comprit qu'il pourrait bien n'avoir plus deux minutes à vivre.

— Un instant ! dit-il, je parlerai.

Le comte abaissa son pistolet.

— Voyons ! dit Baccarat, bâtons-nous.

— Je suis prêt à vous répondre si vous m'interrogez.

— Sir Williams était-il votre complice ?

— Oui, dit brièvement Rocambole.

— N'était-il point le chef des Valets-de-Cœur ?

— Il l'était.

— Répétez-vous ces paroles au comte de Kergaz ?

— Oui, mais le comte est absent de Paris. Il est parti avec sir Williams pour la Bretagne.

— Vous allez prendre une plume, ordonna Baccarat, et écrire sous ma dictée.

Rocambole n'était pas le plus fort ; il se résigna à obéir et se plaça docilement devant une table.

« Aujourd'hui, dicta Baccarat, dernier jour de ma vie... »

— Hein ? fit Rocambole qui sauta sur son siège.

— Ecrivez toujours.

« Au moment de mettre volontairement fin à mes jours, — continua à dicter la jeune femme, tandis que le comte Artoff élevait son pistolet à la hauteur du front de Rocambole, — accablé de Remords, désireux d'atténuer l'énormité de mes crimes par des aveux complets, je veux dénoncer l'homme qui m'a contraint pendant si longtemps de marcher avec lui dans la voie du crime. »

— *Tiens !* pensa Rocambole, qui avait retrouvé sa présence d'esprit, cette femme a décidément du style.

Baccarat continua.

« Je déclare qu'il est un misérable, abrité derrière un voile d'hypocrisie, qui a été mon conseiller, mon chef, mon guide, la tête qui a pensé tous les crimes exécutés par mon bras. C'est lui qui a voulu faire assassiner Fernand Rocher par Léon Rolland à l'aide de Turquoise, et la marquise Van-Hop par son mari, à la suite d'une abominable intrigue lentement ourdie. »

Et Baccarat contraignit Rocambole à transcrire l'historique de Fernand et celle de madame Van-Hop dans leurs plus minutieux détails.

— Maintenant, acheva-t-elle, signez.

Rocambole signa.

Alors Baccarat se tourna vers le comte :

— Peut-être que, dit-elle, lorsque M. de Kergaz aura pris connaissance de ce mémoire, il ouvrira enfin les yeux...

— C'est probable, dit effrontément Rocambole. Du reste, je le lui confirmerai de vive voix.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit Baccarat d'un ton solennel et froid.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Parce que vous allez mourir.

Rocambole jeta un cri, pâlit et voulut saisir les pages qu'il venait d'écrire ; mais déjà Baccarat s'en était emparée et les avait transmises au comte, qui, le pistolet au poing, était insubordable.

Rocambole comprit qu'il était perdu, et qu'en signant ses aveux il avait signé son arrêt de mort.

— Vous avez été imprudent, murmura Baccarat froidement. Si vous n'aviez pas écrit, vous nous auriez été indispensable pour démasquer sir Williams. Maintenant votre déclaration nous suffit. Vous allez mourir...

— Oh ! oh ! dit Rocambole qui tâchait de gagner du temps et regardait furtivement autour de lui, cherchant un moyen de salut, vous vous êtes un peu pressée, chère madame Baccarat, de m'annoncer le sort qui m'attend.

Et il eut un sourire effronté.

— Ariez-vous encore quelque chose à nous apprendre ?

— Un secret assez important pour racheter ma vie.

— C'est à considérer. Voyons.

— Oh ! un instant, dit Rocambole qui ne perdait rien de sa présence d'esprit, un instant.

— Monsieur, lui dit brusquement le comte, il est une heure du matin, nous n'avons pas de temps à perdre. Si vous avez réellement quelque chose d'important à nous dire, si vous

croyez que votre secret soit de nature à nous faire épargner votre vie, hâtez-vous.

— Monsieur le comte, répondit Rocambole avec le plus grand calme, j'estime mon secret si cher que je vais vous le vendre.

— Au prix de votre vie ?

— Oh ! non, dit Rocambole, ce n'est pas assez. Vous pouvez me tuer, vous ne pouvez pas me forcer à parler.

— C'est juste, nous vous tuons.

— Cependant, continua le bandit, je suis convaincu qu'après ma mort, quand l'orage qui gronde sur la tête d'un homme que vous protégez aura éclaté, vous vous repentirez d'avoir refusé ma proposition.

Ces mots firent tressaillir Baccarat. Elle crut qu'un nouvel abîme avait été creusé sous les pas de Fernand Rocher et qu'il y tomberait fatalement.

— Un instant, dit-elle à son tour, quel prix pouvez-vous mettre à votre secret, puisque vous allez mourir ?

— Bah ! répliqua Rocambole, vous êtes trop honnêtes gens pour me tuer quand je vous aurai tout dit. Mon secret vaut cent mille francs.

Cet homme, qui stipulait des intérêts d'argent au moment où d'autres auraient demandé grâce à genoux, était réellement d'une audace sans égale. Mais, avec sa merveilleuse lucidité d'esprit, le bandit avait déjà fait ce raisonnement, qui ne manquait pas de justesse !

— Ce n'est pas à moi qu'ils en veulent, mais bien à sir Williams. Quand ils auront mon dernier mot sur celui-ci, ils ne me tueront pas. Mais, ce dernier mot prononcé, l'aïeule des quarante mille francs de rente à prendre sur la succession du comte de Kergaz est une affaire perdue. Il est donc prudent de se réserver une poire pour la soif. Cent mille francs sont bons à prendre, et me permettront d'aller vivre convenablement en Amérique pendant quelques mois.

C'était, on le voit, assez bien pensé.

Or, tandis que le comte et Baccarat se regardaient et semblaient réfléchir, Rocambole se dit encore :

— Evidemment je cours deux risques agréables : le premier, de me tirer de ce mauvais pas avec cent mille francs ; le second, de voir le comte assassiné à mon retour chez lui, et Baccarat supprimée par John Bird, à qui j'ai donné de minutieuses instructions. Dans ce cas-ci, rien n'est perdu, et, le comte mort, je vais tranquillement en E. états administrer à ce pauvre M. de Kergaz le coup des mille francs.

— Eh bien, demanda le comte, est-ce là votre dernier mot ?

— Ma foi ! oui...

— Vous voulez donc mourir ?

— Je préfère mourir que livrer mon secret pour rien.

— Et vous voulez cent mille francs ?

— Je veux cent mille francs, répéta Rocambole, de plus en plus convaincu que le comte ne le ténait pas.

— Et si votre secret n'a pas l'importance que vous lui donnez ?

— Eh bien, mais, dit tranquillement Rocambole, puisque vous devez me tuer, vous reprendrez votre bon sur mon cadavre.

— Soit, dit le comte.

Et il s'approcha de la table et souscrivit le bon de cent mille francs, payable chez M. de Rothschild, à Paris ou à Londres, et le tendit à Rocambole.

Celui-ci le prit et le mit dans sa poche.

Puis il alla s'asseoir avec le plus grand calme auprès de madame de Saint-Alphonse, qui assistait, muette et frappée de terreur, à cette étrange scène.

— Permettez-moi de m'asseoir avant de parler, dit-il, je suis un peu las.

— Faites, et hâtez-vous, dit Baccarat, que cet imperturbable aplomb commençait à exaspérer.

— Je vous dirai donc, reprit Rocambole, que mon secret concerne M. de Kergaz.

— Ah ! fit le comte.

— Vous vous intéressez à lui, n'est-ce pas ?

— Beaucoup.

— Le comte n'a pas de longs jours à vivre.

Baccarat tressaillit.

— Son excellent frère, continua Rocambole, a une assez belle idée, celle de le tuer, d'épouser sa femme après, et d'hériter ainsi de sa fortune.

Baccarat et le jeune Russe se regardèrent.

— Vous voyez, dit la jeune femme, j'avais deviné.

— Avez-vous deviné les moyens d'exécution ? interrogea Rocambole avec insolence.

— Non.

— Le comte serait tué en duel... dans son château de Kerloven... par un garçon qui, depuis trois mois, répète une assez jolie botte secrète.

Baccarat frissonna.

— Sir Williams est à Kerloven, attendant le meurtrier, et il lui ménage un rendez-vous avec sa victime dans la chambre de madame de Kergaz. Le meurtrier passera pour un agorateur audacieux... Vous comprenez ?

— Oh ! s'écria Baccarat, peut-être n'y aurait-il pas une minute à perdre... Le nom du meurtrier ?

— Comment ! fit Rocambole en riant, vous ne l'avez pas deviné ?... C'est moi.

— Vous ! exclama Baccarat.

Et l'angoisse disparut de son visage, et ses lèvres s'arquèrent et un éclat de rire.

— Mais alors, dit-elle, M. de Kergaz n'a rien à craindre ?

— Non, sans doute, puisque pour cent mille francs...

— Pardon, monsieur, interrompit le comte Artoff d'un ton glacé, votre secret, j'en conviens, valait cent mille francs.

— N'est-ce pas ? fit Rocambole triomphant.

— Je suis homme d'honneur, monsieur, et vous n'avez qu'à me désigner...

— Désigner qui ?

— La personne à qui vous voulez laisser cette somme. Elle sera payée.

— Mais je la toucherai fort bien moi-même, monsieur le comte.

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Mais, dit Baccarat qui devinait la pensée du comte, parce que les morts n'ont besoin de rien.

— Les... morts... balbutia Rocambole pâlissant.

— Monsieur, continua le jeune Russe, vous vous trompiez tout à l'heure en pensant que votre secret livré vous auriez votre grâce. Nous n'avons plus besoin de vous, maintenant, et le plus sûr moyen de préserver M. de Kergaz de tout péril est, à coup sûr, celui de se débarrasser du spadassin qui le devait tuer.

Rocambole se prit à frissonner.

— Avez-vous des héritiers ? demanda le comte.

— Mais, s'écria Rocambole, chez lequel le sentiment de la conservation s'éveilla énergique et puissant, je ne veux pas mourir... je ne veux pas...

Le comte l'ajusta.

— Ne bougez pas, dit-il, vous avez deux minutes encore.

Nommez-moi la personne à qui vous voulez léguer les cent mille francs.

En même temps, le comte frappa le parquet du pied, et Rocambole, que la terreur de la mort avait fini par gagner, vit sortir d'un cabinet de toilette deux hommes qui tenaient des cordes et un objet dont il ne put d'abord définir la forme. C'étaient sans doute les instruments de son supplice, dont l'heure venait de sonner.

CVII

Les deux hommes que Rocambole vit apparaître avaient une physionomie assez originale pour qu'elle mérite quelques lignes de silhouette. Ils étaient de haute stature, et leur visage aux traits aplatis accusait le type des races asiatiques.

Ces deux hommes, à la taille et aux proportions herculéennes, le comte Artois les avait choisis parmi les nombreux paysans de ces vastes domaines et les avait amenés à Paris. Ils ne savaient d'autre langue que leur langue maternelle, et n'avaient, à l'hôtel de la rue de la Pépinière, d'autres fonctions que celle de panser de magnifiques chevaux nés dans les pâturages des bords du Don, qui faisaient aux Champs-Élysées et au bois l'admiration du sport parisien. Ces hommes n'obéissaient, ne parlaient qu'à leur maître et n'écoutaient que lui. Habités à une soumission passive, dévoués jusqu'au fanatisme, un signe de leur jeune maître leur suffisait; pour eux, le comte était la loi suprême, le seul souverain qu'ils reconnaissent.

Rocambole, en les voyant, comprit qu'il était perdu. Il devint horriblement pâle, et un frisson parcourut tout son corps, lorsqu'il les vit développer cet objet mystérieux que l'un d'eux tenait à la main.

Cet objet était un grand sac de toile à voile. Evidemment le comte allait lui infliger ce supplice oriental qui consiste à jeter le patient à l'eau, après l'avoir cousu dans un sac.

Le comte le regarda.

— Monsieur, lui dit-il avec ce calme glacé qu'il avait conservé depuis le commencement de cette scène, je vous le répète, vos minutes sont comptées, et je vous engage à ne point les perdre en paroles inutiles.

— Monsieur... balbutia Rocambole, que la terreur de la mort envahissait par degrés.

— Vous allez mourir, dit le comte. Vous êtes condamné par vos propres aveux; mais j'ai payé ces aveux cent mille francs, et je vous supplie de m'indiquer la personne que vous instituez votre légataire. La somme lui sera fidèlement remise.

Rocambole gardait un silence farouche.

En ce moment Baccarat se leva, entraîna le comte dans un coin de la pièce, et lui dit :

— Ne poussez pas jusqu'au bout de cette tragédie terrible, ne le tuez pas. Peut-être que la peur lui arrachera un dernier aveu.

— Madame, répondit le comte gravement, vous m'avez donné ce matin de pleins pouvoirs, et je vais en user.

— Que dites-vous ?

— Tenez, continua-t-il, sortez, emmenez cette femme à moitié évanouie, et laissez-moi faire.

— Ne le tuez pas, répéta Baccarat d'une voix pleine d'angoisse, je ne le veux pas.

— Partez... il vous regarde, dit le comte.

Baccarat crut à la clémence du jeune russe envers Rocambole. Jusque-là elle ne s'était montrée si déterminée de voir mourir ce dernier que parce qu'elle espérait obtenir de lui une confession pleine et entière, et elle devinait instinctivement qu'il n'avait pas tout dit; mais, au dernier moment, le cœur lui manquait; elle était chrétienne et ne pouvait tremper ses mains dans le sang, elle ne pouvait autoriser un meurtre.

— Sortez, madame ! fit le comte d'un ton d'autorité.

Baccarat crut que cette ordre avait surtout pour but d'augmenter l'effroi du condamné; elle prit madame de Saint-Alphonse par la main et l'entraîna hors du boudoir, dont le comte referma la porte sur-le-champ à double tour, afin que ni l'une ni l'autre ne pût entrer.

Puis il revint vers les Cosaques et fit un signe.

À ce signe, l'un des hommes délia les cordons qui fermaient le sac. Le second mit une main sur l'épaule du condamné, et le saisit rudement de l'autre.

— Monsieur, répéta le comte, si vous voulez dispenser de vos cent mille francs, désignez-moi votre héritier.

Cette fois, Rocambole releva la tête. Le marquis don Inigo de los Montes, au dernier moment, à la dernière minute de son existence, venait d'avoir une de ces inspirations rapides, sublime, comme en avait son digne maître sir Williams. Au seuil de la mort, qui paraissait inévitable pour lui, il avait retrouvé l'espoir de vivre.

— Monsieur le comte, dit-il, je commence à comprendre le genre de supplice que vous me destinez. Je vais périr par immersion ?

— La Marne est profonde, répondit le comte; et bien certainement, vous devez avoir noyé ou assassiné quelqu'un, en votre vie...

Rocambole tressaillit et se souvint de l'infortuné Guignon qu'il avait, cinq années auparavant, jeté dans la Seine. Cependant il répliqua :

— Je ne m'abaisserai point à vous demander grâce, mais vous trouverez bon que je n'aie d'autre héritier que le hasard.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous me jetez à l'eau, n'est-ce pas ?

— Vivant et enfermé dans ce sac.

— C'est oriental, ricana Rocambole. Mais la Marne n'a point la profondeur du Bosphore, et il est probable que mon corps sera repêché un jour ou l'autre.

Le comte parut réfléchir.

C'est probable, en effet, dit-il.

— Donc, celui qui le repêchera trouvera dans ma poche le bon de cent mille francs. Eh bien, monsieur le comte, si vous êtes réellement gentilhomme, vous ne ferez aucune opposition chez votre banquier, et le bon sera payé.

— Très bien, dit le comte.

— En outre, acheva Rocambole, j'ai la chance que, mon corps retrouvé, et dans ma poche ce bon de cent mille francs signé de vous, on vous accuse de ma mort.

— Vous vous trompez, répondit le comte, on ne donne point d'ordinaire cent mille francs aux gens qu'on assassine, et, le cas échéant on reprend au cadavre le bon donné au vivant.

Rocambole se mordit les lèvres et ne répondit pas. Il ne songeait déjà plus, du reste, aux cent mille francs. Sa pensée était concentrée tout entière sur un plan hardi d'évasion qui venait de germer dans sa tête.

Une seule crainte, un seul frisson de terreur l'agitait. Il redoutait qu'on ne le garrottât avant de l'enfermer dans le sac. Le comte parut aller au-devant de cette secrète épouvante.

— Monsieur, lui dit-il, le sang-froid que vous manifestez au seuil de l'éternité me prouve que vous êtes brave. Si orminez qu'il soit, un homme brave à droit à quelques égards.

Rocambole sourit.

— Vous êtes trop bon, dit-il d'un ton moqueur.

— Vous êtes condamné, reprit le comte, à périr par immersion, enfermé dans un sac, et nous ne reviendrons pas là-dessus. Mais vous pouvez mourir librement.

— Je ne comprends pas.

— Il est des condamnés qu'on traîne au supplice garrottés; il en est d'autres qui s'y laissent conduire librement.

— Je suis de ceux-là, monsieur.

— Voulez-vous entrer dans le sac sans résistance, et ces hommes, dont le contact semble vous répugner, ne vous touchent qu'au dernier moment ?

— Certainement...

Et Rocambole eut peine à réprimer sa joie en prononçant ce dernier mot.

Le comte fit un signe à ses Cosaques, puis il leur dit quelques mots en langue russe. Alors celui qui tenait Rocambole le lâcha. L'autre laissa retomber à terre le sac arrondi et béant.

Rocambole assista à tous ces préparatifs d'un air indifférent et ne sourcilla point.

— Monsieur, lui dit le comte d'une voix émue, ne croyez-vous point au Dieu ? Au moment où vous allez paraître devant lui, une prière ne jaillira-t-elle point de vos lèvres ?

— Vous avez raison, répondit-il.

Et il se mit à genoux, et parut prier. Puis il se releva, salua à la façon des gladiateurs antiques, et se plaça à pieds joints au milieu du sac.

Le comte laissa échapper un dernier geste ; les Cosaques prirent les bords du sac, les relevèrent et les lièrent solidement par-dessus la tête de Rocambole. Puis l'un d'eux ouvrit la fenêtre à deux battants. Cette fenêtre donnait sur la rivière. En bas, à dix pieds au-dessous, la Marne roulait son flot lent et profond.

L'un des Cosaques prit le sac à bras le corps, l'éleva au-dessus de sa tête dans ses robustes bras. Puis on entendit un bruit sourd, puis un chapotement dans l'eau, puis plus rien...

— C'est fini... murmura le comte Artoff, qui ouvrit alors la porte du boudoir.

Baccarat accourut, jeta un regard autour d'elle, vit la fenêtre ouverte, comprit tout et jeta un cri de douleur et d'effroi.

— Ah ! dit-elle avec un accent de reproche, vous m'avez désobéi.

— Madame, répondit le comte d'une voix lente et grave, si je n'avais pas retranché cet homme du nombre des vivants, qui sait combien de nobles vies nous aurions eu à pleurer bientôt. Pardonnez-moi... il le fallait.

Une heure après, Baccarat, épouvantée du meurtre qu'elle n'avait pas eu l'énergie d'empêcher, arrivait rue de Buci, tandis que le comte Artoff et madame de Saint-Alphonse continuaient leur chemin et se rendaient rue de la Pépinière.

Où passant à l'habitude, au lieu de sonner, elle se servit de son passe-partout pour entrer dans la cour, et elle se dirigea vers la porte d'entrée de la maison. A son grand étonnement, Baccarat trouva cette porte entrouverte. Rocambole, Vonture et la veuve Fipart avaient oublié de la fermer en emmenant la petite juive. Un sinistre pressentiment assaillit la jeune femme.

Elle entra dans le vestibule à tâtons, se dirigea vers le couloir, et appela Marguerite.

Marguerite ne répondit pas. Cependant la vieille servante avait le sommeil si léger d'ordinaire, qu'elle entendait sa maîtresse au moment où celle-ci entrait dans la cour.

— Marguerite ! répéta la jeune femme avec anxiété.

Elle prêta l'oreille, et il lui sembla entendre des gémissements étouffés, des plaintes inarticulées. Une sueur glacée perla alors aux tempes de Baccarat.

— Qu'est-il donc arrivé, mon Dieu ? se demanda-t-elle.

Et elle s'engagea dans le couloir avec cette hardiesse qui révélait l'énergie de son caractère. Elle marcha jusqu'à la chambre de Marguerite. A la porte, que les malfaiteurs avaient mal fermée, elle entendit plus distinctement les gémissements.

— Ouvrez ! cria-t-elle à Marguerite.

Mais Marguerite n'ouvrit pas, et continua à gémir sans articuler un mot.

Alors elle chercha de la main la clef ordinairement sur la serrure et la chercha vainement. La veuve Fipart avait trouvé spirituel de l'emporter. Baccarat appuya alors son épaule gauche contre la porte, et, avec sa vigueur peu commune, elle l'enfonça et pénétra dans la chambre. La chambre était, comme le corridor, plongée dans l'obscurité.

Baccarat alla droit au lit, appela à voix basse Marguerite, qui continuait à gémir, la paissa des deux mains, et finit par se convaincre que la vieille servante était attachée et bâillonnée.

Elle lui arracha le bâillon et s'écria :

— Qu'est-il arrivé, dis ? Qui donc est venu ici ?

— On a pris l'enfant, répondit Marguerite avec des sanglots dans la voix. Ils m'ont garrottée, étranglée, étouffée sous mes couvertures, ils se sont emparés de Sarah, l'ont menacée de la tuer si elle criait et ne les suivait, et ils l'ont emmenée.

Mais qui ? quels sont-ils ? demanda Baccarat, à demi folle de désespoir.

— Une vieille femme... un jeune homme... et puis un nègre. Ce dernier mot fut un trait de lumière pour Baccarat.

— Ah ! murmura-t-elle, le nègre de don Inigo... Le misérable est mort sans avoir tout dit.

Baccarat se trompait.

M. le marquis don Inigo de los Montes, plus communément appelé Rocambole, n'était point mort, et nous allons voir comment s'était réalisé ce mystérieux espoir de salut qu'il avait eu en entrant sans résistance dans le sac qui devait lui servir de linceul.

Voici le raisonnement que Rocambole s'était fait, tandis que le comte le pressait de lui indiquer son héritier.

— J'ai sur moi un poignard à lame émoussée et pointue. Le sac est large et me permettra l'usage de mes mouvements, à moins qu'on ne me lie les bras... On va me jeter à l'eau ; mais, en cet endroit, la Marne est profonde, et j'arriverai au fond vivant. Je nage et plonge comme un poisson, et je puis rester jusqu'à deux minutes sous l'eau... Si, une fois dans le sac, je puis saisir mon poignard, et, arrivé sous l'eau, fendre le sac et en sortir, je suis sauvé...

Ce raisonnement était peut-être bien téméraire, cette espérance, bien hardie et bien folle. Mais Rocambole allait mourir, et aux yeux d'un homme condamné, si légère que soit l'espérance de vivre, elle prend des proportions gigantesques.

Rocambole se laissa donc mettre dans le sac ; mais tandis qu'on en ouvrait l'orifice au-dessus de sa tête, il ramena lentement, doucement, par un imperceptible mouvement, une de ses mains qui pendait le long de son corps jusqu'à sa poitrine, la glissa sous son gilet, y saisit le manche du stylet, et l'y étroitement tout en demeurant immobile.

Dix secondes après, il tombait à l'eau ; trois secondes plus tard, il touchait le fond de la rivière et tombait sur un lit de vase qui achevait d'amollir sa chute. La fraîcheur glaciale de l'eau eût fait perdre connaissance à tout autre. Mais Rocambole était une de ces natures énergiques chez lesquelles l'instinct de la vie domine tout.

Il avait le bras libre, il enfonça son poignard dans le sac, et la toile, dont il trouva heureusement le biais, se fendit d'un bout à l'autre, et lui permit d'étendre d'abord les bras, puis de dégager ses jambes.

Tout cela fut l'affaire d'une minute à peine. D'un coup de pied, il s'élança hors de l'eau, mena sa tête à la surface, respira une gorgée d'air et replongea : il craignait que le comte et les siens ne se fussent mis à la fenêtre pour assister à son agonie. Mais, on s'en souvient, le comte et Baccarat avaient détourné la tête.

Rocambole, il l'avait jadis prouvé à Bougival, était un nageur intrépide. Il venait de respirer une seconde, il se repoussa bravement sous l'eau et alla reparaitre à cent mètres plus bas, aux trois quarts épuisé, mais vivant, et sauvé par sa rare énergie.

Un saule, dont les racines trempaient dans la rivière, lui servit de point d'appui. Il se cramponna à ses dernières branches, remonta sur la berge et s'assit.

Pendant un moment, la joie de vivre encore, après avoir considéré son trépas comme certain, domina chez Rocambole tout autre sentiment, même celui de la prudence. Il ne s'aperçut point que ses vêtements étaient ruisselants, que le froid de la nuit était glacial, il ne songea point qu'il suffirait de quelques heures passées dans cette situation pour le mettre en face

d'une mort certaine, et contre laquelle il ne pourrait se défendre... Il ne pensa même pas que le comte pouvait l'avoir aperçu en sortant de l'eau.

Mais cette joie, cet enivrement, ce bonheur de respirer à pleins poumons cet air dont, un moment il avait été privé, furent de courte durée. Le sang-froid qui présidait à tous les actes de la vie de Rocambolo reprit bien vite le dessus.

— Vital se dit-il, flons...

Et il se glissa le long de la berge à travers les saules, s'arrêtant au moindre bruit, malgré l'obscurité, tant il redoutait d'être entendu ou aperçu de la villa. De temps à autre, il se retournait et enveloppait la villa d'un coup d'œil. Les lumières venaient de s'étendre sur la façade. On avait refermé la fenêtre par laquelle on l'avait jeté à l'eau, et Rocambolo, faisant quelques pas encore, vit briller de l'autre côté de la maison une clarté rougeâtre.

— Bon ! se dit-il, les chevaux sont à la voiture, les bourreaux s'en vont. Laissons-les passer.

Il se recoucha dans l'herbe à plat ventre, et, tout grelottant de froid, il attendit.

Bientôt après retentit le roulement d'une voiture et le piétinement de plusieurs chevaux. La route passait à cent mètres du bord de la rivière. Rocambolo, immobile, vit apparaître les lanternes du coupé, puis le coupé passa rapide comme l'éclair.

— Ils sont partis... En route, maintenant ! murmura-t-il en se relevant.

Et il se mit à courir, en suivant toujours la berge de la rivière en aval.

OVIII

Il y avait, à un quart de lieus environ de l'endroit où Rocambolo était sorti de l'eau, une sorte de cabaret borgne, rendez-vous des canotiers, des débardeurs et des paysans en goguette des environs. Rocambolo se rappelait parfaitement ce cabaret, tenu par un vieux radoubeur de canots, nommé le père Jean, dit la Trogne rouge.

Ce fut vers l'auberge de la Trogne rouge que Rocambolo dirigea sa course. Une pâle clarté filtrant à travers du papier huilé posé en guise de carreaux de vitre, sur le châssis de l'unique croisée du taudis, lui apprit que le père la Trogne, comme on nommait encore le radoubeur, par abréviation, n'était pas couché.

Rocambolo frappa à la porte.

Un grognement de chien, suivi d'un juron sorti d'une gorge humaine, lui répondit d'abord. Puis des pas lourds se mirent en marche ; la porte s'ouvrit, et le père la Trogne, car c'était lui, se trouva face à face avec un beau monsieur de Paris, crotté et mouillé comme un caniche.

D'un coup d'œil, Rocambolo, qui pénétra sur-le-champ dans le cabaret, se convainquit du complet isolement du père la Trogne. Le bonhomme raccorçait ses filets, lorsque ce visiteur inattendu s'était présenté.

À la vue d'un client aussi bien mis, le père la Trogne salua jusqu'à terre.

— Mon ami, dit rapidement Rocambolo, qui ne songea plus à reprendre son accent espagnol, il faut me donner des vêtements secs. Vous le voyez, je suis trempé.

Et il jeta un louis sur la table graisseuse du cabaret.

— Je sors de l'eau.

— Vous avez pris un bain par accident ?

— Non, on me l'a fait prendre.

Et Rocambolo eut un air mystérieux.

— Il y a par ici, à quelque distance, dit-il, au bord de l'eau, la maison d'une jeune et jolie dame qui m'y reçoit tous les soirs. Le mari nous a surpris...

— Et il vous a jeté à l'eau ?

— Précisément.

Le père la Trogne se prit à rire ; puis, tandis que Rocambolo se dépouillait de ses vêtements, il décrocha du mur une vareuse de canotier, un vieux pantalon et des espadrilles.

— Voilà, dit-il, tout ce que je puis vous offrir. C'est pas superbe.

— Bah ! fit Rocambolo, d'un ton de bonne humeur, ce sera suffisant pour aller jusqu'à Paris. Je vais trouver ma voiture au pied de la côte de Charenton.

Le père la Trogne alluma un feu de paille dans l'âtre, donna au jeune homme une vieille couverture dans laquelle il se roula avant d'endosser ses vêtements secs.

— Tiens ! dit Rocambolo après avoir pris dans ses poches sa bourse, sa montre et le fameux bon de cent mille francs, gardes mes habits ; tu les feras sécher, et je les enverrai prendre par mon valet de chambre.

Il se fit donner un verre d'eau-de-vie, jeta un second louis sur la table, et s'en alla en courant.

— J'ai de bonnes jambes, se dit-il, et j'aurai peut-être la chance de trouver un sacro à la barrière.

Rocambolo atteignit la barrière, et trouva en effet un sacro qui regagnait sa remise. Il y monta et se fit conduire rue de Flandre, à la Villette.

— Allons chez maman Fipart, se dit-il ; c'est encore au sein de sa famille qu'il faut se réfugier dans les moments difficiles. Elle me couchera jusqu'à demain.

La veuve Fipart était rentrée chez elle quelques heures plus tôt, suivie de venturo qui escortait la petite juive. L'enfant, à demi morte de terreur, s'était prêtée à tout ce qu'on avait exigé d'elle. Et comme ses larmes coulaient silencieuses, l'horrible créature l'avait battue et elle n'avait plus osé se plaindre.

Lorsque Rocambolo arriva, la mère Fipart, à moitié ivre d'eau-de-vie, dormait profondément sur le lit où son fils d'adoption avait passé trois mois avant sa nouvelle métamorphose. Comme elle avait laissé la clef sur la porte, Rocambolo entra sans l'éveiller.

Sarah, elle aussi, avait fini par s'endormir, brisée de fatigue de terreur et d'émotion, et Rocambolo la trouva couchée sur le grabat où la veuve Fipart s'étendait, lorsqu'il occupait, lui, l'unique lit de la mansarde.

Rocambolo éveilla la veuve Fipart.

Celle-ci ouvrit de grands yeux, regarda son fils adoptif à deux fois avant de le reconnaître tant il était changé par son nouveau déguisement, et finit par sauter à bas de son lit. Elle s'était couchée toute vêtue.

— Maman, lui dit Rocambolo, tu vas fermer ta porte à double tour et me céder ton lit. Si on frappe, tu n'ouvriras pas.

— Qu'est-il arrivé ? demanda la vieille.

— Rien, si ce n'est que je suis mort.

— Mort ! fit-elle stupéfaite.

— On m'a noyé.

Et Rocambolo raconta à la vieille stupéfaite, et qui se dégrisa sur-le-champ, ce qui venait de lui arriver.

Cependant il crut devoir, en homme prudent, ne pas lui souffler le mot de l'histoire des cent mille francs.

Son récit terminé, Rocambolo regarda la veuve Fipart :

— Tu comprends, dit-il, qu'il faut pour tous ces gens-là que je sois bien noyé. Il est même prudent que je ne me montre point aux abords de l'hôtel Saint-Maurice et que je parte demain matin pour rejoindre le capitaine ; mais toi tu iras flâner par là, et tu tâcheras de savoir si le comte n'a pas passé un mauvais quart d'heure.

— On iras, dit la vieille.

Rocambolo se jeta tout vêtu sur le lit où elle dormait quelques minutes auparavant, et ne tarda pas, tant il était fatigué, à laisser échapper un ronflement sonore. À neuf heures du matin, il dormait encore, lorsque la veuve l'éveilla.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il.



Les cosaques prirent les bords du son. Les relevèrent et les lièrent par-dessus la tête de Rocambolo.

— Je crois le comte mort.
 — Hein ? fit Rocambolo qui se dressa sur son lit et ouvrit de grands yeux.
 — J'étais à huit heures du matin à la porte de l'hôtel Maurice.
 — Bah !
 — J'avais emporté la clef d'ici de peur que la petite ne s'éveilla et ne voulut s'échapper.
 Rocambolo jeta un regard sur le grabat.
 Sarah dormait toujours.
 — Eh bien ? fit-il.
 — J'étais dans un sacre. J'ai vu passer l'Anglais et Ventura. Ils avaient l'air contents et se frottaient les mains.
 — Ah !
 — J'ai pensé que le coup était fait.

C'est probable, murmura Rocambolo. Alors... adieu, maman. Je m'en vais.

Et Rocambolo se leva, s'habilla et quitta la mansarde de maman Fipart. Une heure après, il se présentait chez le banquier du comte Artoff, lequel, vraisemblablement, ne pouvait être encore instruit de l'assassinat du jeune russe, présentait son bon de cent mille francs, et touchait, sur sa demande, cette somme en traites sur Londres et New-York. Une heure plus tard, il se rendait à la gare du chemin de fer et partait pour la Bretagne, persuadé que le comte était mort, et que John Bird, à qui, la veille, il avait donné de minutieuses instructions, enlèverait Baccarat, accourue au Havre sur une lettre anonyme écrite par Ventura lui-même. Il allait rejoindre sir Williams.

CIX

Il y avait huit jours que M. de Kergaz, sa femme et le vicomte Andrea étaient arrivés à Kerloven. Ils étaient allés, le dimanche, à la messe du village, Armand donnant le bras à sa femme.

L'existence de ces trois personnages était, en apparence du moins, fort calme au fond de ce vieux manoir, dans cette noble et paisible terre de Bretagne.

M. le vicomte Andrea, ce saint homme courbé sous le poids, ce pénitent dont l'œil était sans cesse tourné vers le ciel, menait à Kerloven une existence solitaire et presque sauvage. Levé de grand matin, il sortait tantôt à pied, tantôt à cheval, paraissait rarement au déjeuner, et ne se montrait régulièrement qu'à l'heure du dîner.

Armand et sa femme respectaient cette bizarrerie d'humeur et le laissaient vivre à sa guise. Cependant, M. de Kergaz tenait à avoir avec lui une explication, et il la remettait de jour en jour par faiblesse, car Andrea semblait vouloir l'éviter à tout prix. Cette explication, on le devine, était relative aux circonstances mystérieuses de ce duel qu'il avait eu avec don Inigo, et qui paraissait avoir déterminé leur brusque départ de Paris pour Kerloven.

— Quand nous serons en Bretagne, lui avait dit Andrea, vous saurez tout.

Et ils étaient à Kerloven depuis huit jours, et Andrea ne paraissait point disposé à ouvrir la bouche.

M. de Kergaz résolut d'en finir. Un matin, vers cinq heures, Andrea monta à cheval comme de coutume et s'appretait à diriger sa course matinale du côté de Saint-Malo, la ville où, on le sait, il avait donné rendez-vous à Rocamboke, lorsque M. de Kergaz se montra dans la cour.

— Tiens, dit Andrea un peu surpris, c'est vous, Armand ?

— Oui, mon ami.

— Vous vous être levé plus matin que de coutume, il me semble.

— J'ai voulu te voir.

— Ah ! fit Andrea, qui parut légèrement embarrassé.

— Tu t'échappes toujours avant mon lever, continua Armand d'un ton affectueux, et tu passes la journée dans les bois. Lorsque tu reviens, Jeanne est toujours entre nous, et je ne puis te voir seul à seul.

— Avez-vous quelque chose de secret à me dire, mon frère ? Un sourire indulgent et affectueux vint aux lèvres du comte.

— Tu as la mémoire courte, dit-il.

Andrea regarda son frère et jeta l'étonnement.

— Ecoute, reprit M. de Kergaz, je suis décidé à en finir aujourd'hui.

— Que voulez-vous dire, mon frère ?

Armand lui prit le bras et l'entraîna dans le parc.

— Tu ne te souviens donc plus de ta rencontre avec don Inigo ? dit-il.

Andrea parut se troubler.

— Et de la promesse que tu m'as faite de me tout dire quand nous serions ici ?

— Mon frère... supplia le vicomte, oubliez cette promesse.

— Non pas.

— Je vous en supplie...

— Non, dit résolument M. de Kergaz, tu m'as promis. Je veux tout savoir...

— Mon Dieu ! fit Andrea, levant les yeux au ciel.

M. de Kergaz avait le sourcil froncé ; une pâleur nerveuse couvrait son front.

— Je veux savoir, répéta-t-il, car je crois avoir deviné...

Andrea se tut.

— Tiens, poursuivit M. de Kergaz, ta tête battit pour moi...

— Mon frère !

— Ce misérable aura outragé madame de Kergaz.

— Taisez-vous, Armand, taisez-vous !

Et Andrea feignit une grande agitation.

— Et puis, continua M. de Kergaz avec vivacité, comme tu craignais qu'il n'osât poursuivre ses odieuses entreprises...

— Armand !... Armand !...

— Tu as exigé notre départ. Est-ce vrai, cela ? est-ce vrai ? Andrea gardait le silence.

— Voyons, mon frère, mon Andrea bien-aimé, murmura Armand, réponds-moi... je t'en prie à genoux.

Aucun son ne jaillit de la gorge crispée d'Andrea, ses lèvres ne s'agitèrent point pour articuler une réponse, mais il remua la tête de haut en bas. Ce signe était affirmatif.

— Je ne me suis donc pas trompé, murmura M. de Kergaz, qui pressa son frère dans ses bras.

Et dès lors il voulut tout savoir dans les moindres détails ; et ce fut un à un, avec effort, avec des réticences sans nombre, que le pieux Andrea, ce gardien fidèle de l'honneur de la maison, consentit à les lui donner.

Armand conta ce frissonnant ; il frémit à la pensée qu'il aurait fort bien pu ne point envoyer Andrea coucher à Primève la nuit de l'odieuse tentative du marquis don Inigo. Et dans ce noble cœur une pensée haineuse se prit à germer, un éclair de courroux s'alluma.

— Oh ! cet homme, murmura-t-il, cet infâme ! je le tuerais !

— Mon frère, dit l'hypocrite Andrea, il faut savoir pardonner...

— Pardonnez ! exclama Armand avec colère, pardonnez à ce misérable que j'ai reçu sous mon toit, à qui j'ai ouvert ma maison, que j'ai traité comme un ami, comme un parent, et qui a osé outrager la plus noble des femmes ? Ah !

— Dieu est bon... et il pardonne...

Et après cette réponse évangélique, M. le vicomte Andrea leva les yeux au ciel et poussa un profond soupir.

M. de Kergaz était en proie à une vive agitation. Tout à coup il tendit la main à son frère :

— Tu as eu raison, lui dit-il, de m'amener à Kerloven.

— Oh ! certes.

— Si j'étais resté à Paris et que j'eusse appris... Oh ! je l'aurais tué !

— Frère, murmura Andrea, que M. de Kergaz vit pâlir tout à coup, voulez-vous me faire une promesse ?

— Parle.

— J'ai déjà châtié cet homme une première fois... Eh bien, jurez-moi que, s'il recommençait, vous me laisseriez agir encore ; jurez-le-moi !

— Recommencer ! Il oserait...

— Oh ! j'en ai vu dans son regard, cet homme est capable de tout... Il est pris à aimer la comtesse avec ce songeur et tenace empêtement des naturels de son pays ; il mourra avant de renoncer à son coupable espoir. Qui sait, acheva Andrea, dont un frisson parut parcourir tout le corps, qui sait même s'il n'osera pas venir ici ?

— Ah ! s'écria M. de Kergaz, ivre de fureur, il veut donc que je le tue comme un chien ?

— Frère ! frère !

— Tu es fou, Andrea, trois fois fou, de penser que je te laisserais à l'avenir châtier cet homme. Oh ! c'est moi qu'il outrage, c'est moi qui le punirai...

En causant ainsi, M. le vicomte Andrea était revenu peu à peu dans la cour du manoir, où son cheval attendait tout sellé.

— Adieu ! frère, dit-il à Armand, calmez-vous... Dieu nous protège !

Et le saint homme laissa M. de Kergaz sombre et rêveur, car il venait de voir poindre un nuage dans l'azur de sa félicité, et ce nuage était gros de tempêtes.

OX

M. le vicomte Andrea sauta en selle et prit le chemin des falaises, qui conduisait à Saint-Malo.

— Allons ! décidément, murmura-t-il, je crois que mon cher frère est suffisamment monté au diapason du courroux... Rocambole n'a plus qu'à paraître... C'est aujourd'hui, cette nuit même, qu'il n'a dû arriver à Saint-Malo, et je vais lui ménager sa petite entrevue avec Armand.

Et le maudit continua sa route. Une heure après, il était aux portes de Saint-Malo, mettait pied à terre et demandait son chemin à une paysanne.

— J'ai donné rendez-vous ici à Rocambole, pensa-t-il, mais en quel lieu de la ville ? Je n'ai pu le lui préciser. Il va me falloir errer un peu à l'aventure et visiter toutes les tavernes.

M. le vicomte Andrea se trompait. Comme il entra dans la ville, ses regards furent attirés par un jeune homme qui marchait à sa rencontre, en faisant tourner une canne de compagnon dans ses doigts et sifflotant un air de valse, à la façon hardie et moqueuse de l'enfant de Paris. Il paraissait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans, portait une barbe blonde, des cheveux un peu longs, était coiffé d'une casquette et vêtu d'une blouse blanche. Un petit paquet de hardes, fixé derrière son dos, semblait annoncer en lui un compagnon faisant son tour de France. Il se découvrit avec une familiarité respectueuse devant le cavalier et lui dit :

— Pardon, mon bourgeois, c'est-y là le chemin qui conduit à Vannes !

Andrea reconnut Rocambole.

Le faubourg dans lequel le piéton et le cavalier venaient de s'aborder était silencieux, presque désert.

— Nous pouvons causer ici, dit tout bas Rocambole en anglais.

— Parbleu ! répondit Andrea, tu es exact, mon fils, et tu as fort bien fait de revenir à ta couleur naturelle. Mon bien-aimé frère Armand, s'il nous rencontrait, ne te reconnaîtrait pas.

Rocambole se prit à sourire :

— Savez-vous d'où je viens ? dit-il.

— De Paris, j'imagine.

— Non, de l'autre monde.

— Es-tu fou.

— Par le moins du monde.

— Tu n'as pourtant pas la mine d'un revenant.

— Je le suis, cependant. Et Rocambole ajouta :

— Venez, sortons de la ville ; j'aurai l'air de vous accompagner, et je vous conterai tout.

Andrea tourna bride, et dix minutes après le piéton et le cavalier marchaient dans un chemin creux qui longeait la mer, et pouvaient causer librement.

— Voyons, dit sir Williams, que nous chantes-tu là ?

— La vérité, mon oncle.

— D'où reviens-tu ?

— Du fond de la Merne.

— Tu as failli te noyer ?

— C'est-à-dire qu'on m'a noyé.

— Qui ?

— Baccarat et le comte Arloff.

Sir Williams pâtit et regarda son complice avec inquiétude.

— Heureusement, reprit Rocambole, je me suis tiré d'affaire... mais j'ai bien failli ne jamais voir les grèves armoises.

Et Rocambole raconta à sir Williams, qui l'écouta en frissonnant, les événements que nous connaissons déjà.

— Vous comprenez, acheva-t-il, que du moment que j'ai été à peu près certain de la mort du comte et n'ai plus redouté John Bird, je me suis hâté de me mettre en route.

— Ainsi, demanda sir Williams, tu crois que le comte est mort ?

J'en suis persuadé. Ventura est un homme sûr.

— S'il en est ainsi, John Bird nous débarrassera de Baccarat.

— J'en ai la conviction.

— N'importe ! dit sir Williams, il faut nous hâter. Ce soir tu t'introduiras à Kerloven...

— Le comte est prévenu ?

— Sans doute. Il veut te tuer... il est ivre de fureur... Tu as, je suppose, pris avec toi en partant l'onguent nécessaire pour te brunir la peau, les cheveux et la barbe, et redevenir don Inigo ?

— Parbleu !

— Alors, à ce soir.

Sir Williams étendit la main vers la falaise.

— Tiens, dit-il, tu vois ce sentier ? Eh bien, toujours tout droit. Le premier château que tu trouveras après deux heures de marche ce sera Kerloven. Ce soir, à huit heures, à l'extrémité du parc... Tout sera prêt... et je te donnerai les indications nécessaires pour arriver jusqu'à Jeanne

— J'y serai. Adieu.

Ils retournèrent vers la ville et se séparèrent à la porte.

Rocambole se perdit dans les faubourgs. Sir Williams s'en alla errer sur le port, après avoir mis son cheval à l'herbage.

Il avait été convenu entre Rocambole et Ventura que celui-ci écrirait à M. le vicomte Andrea, aussitôt le comte mort, à Saint-Malo, poste restante. Sir Williams se rendit donc à la poste, et demanda si on n'avait rien pour lui. L'employé lui tendit une lettre.

Sir Williams l'ouvrit et lut ces quelques lignes non signées :

“ Le Havre.

“ La Russie est enfoncée ; l'Angleterre triomphe. *L'ind* a chargé ce matin au Havre, en destination des îles Marquises. Hourra pour les sauvages !

“ Le *Fowler* mouillera sous trois jours dans la rade de Saint-Malo. Les personnes qui s'intéressent à la cargaison des sauvages sont priées de venir à bord avant qu'il lève l'ancre.”

— Oh ! oh ! murmura sir Williams, c'est trop de bonheur en vérité. Le comte est mort, Baccarat est aux mains de John Bird. J'irai lui faire mes adieux.

Et son rire de démon arqua ses lèvres minces et pâles.

À l'heure indiquée Rocambole fut exact. Avec sa sagacité habituelle il trouva, sans le demander, le chemin de Kerloven, reconnut le vieux manoir à la description que lui en avait faite sir Williams, et se glissa le long de la clôture du parc. Là, il se blottit dans un fossé et attendit. Rocambole était redevenu don Inigo de los Montes ; c'est-à-dire que sa barbe et ses cheveux étaient d'un noir d'ébène, son teint bistre comme celui d'un mulâtre. Il avait changé de costume : au lieu de la blouse blanche du compagnon, le complice de sir Williams avait endossé la veste bretonne bien de ciel, les braies de toile grise, et coiffé le chapeau à larges bords.

Ce déguisement devait prouver à Joanne l'ardent désir qu'il avait de la revoir.

Cependant M. le marquis don Inigo de los Montes, tout en se déguisant en berger breton, ne s'était point départi de ses habitudes prudentes. Non content d'avoir à la main un noyau et lourd bâton de houx, il avait enfoui une jolie paire de pistolets dans les poches de ses larges braies.

— On ne sait ce qui peut arriver, s'était-il dit. Si le comte, au lieu de me faire l'honneur de se battre avec moi, voulait simplement me tuer, je pourrais bien avoir besoin de ces deux amis. Du reste, le but serait rempli, et mon oncle, j'en suis persuadé, n'y trouverait rien à redire.

Dans le lointain, par delà les falaises, on entendait vaguement la grande voix de la mer ; c'était le seul bruit qui vint à l'oreille du bandit.

Rocambole attendit sir Williams plus d'une heure.

— Mon oncle ne se gêne pas avec moi, murmura-t-il ; il me fait poser à plaisir.

Mais en ce moment, et comme si le baronnet sir Williams eût eu à cœur de se laver de ce reproche, le pas d'un cheval se fit entendre, et Rocambole, levant la tête, aperçut un cavalier qui suivait à l'amble tranquille de sa monture le petit chemin qui longeait le parc; ce devait être sir Williams. C'était lui, en effet, car lorsque Rocambole se leva à demi, il poussa son cheval et vint à lui.

Sir Williams mit donc pied à terre, attacha son cheval à un arbre et s'assit dans l'herbe auprès de Rocambole.

— Tu es exact, dit-il.

— Plus que vous, mon oncle.

— Cela tient, drôle, à ce que j'ai eu beaucoup à faire.

— Très bien. Tout est-il prêt ?

— C'est-à-dire que tout va marcher comme sur des roulettes, si tu sais t'y prendre... Ecoute bien. Tu vas suivre ce sentier... là...

Et du doigt sir Williams indiqua le chemin par où il était venu.

— Bien. Après ?

— Ce chemin s'enfonce dans le parc et aboutit au jardin potager, continua sir Williams. Le jardin n'est séparé du parc que par une haie, fermée elle-même par une porte. Tu es lesté, tu franchiras la haie.

— A merveille !

— Il est neuf heures, tu n'arriveras pas avant dix... A Kergoven, les domestiques habitent un corps de bâtiment éloigné et se couchent de bonne heure. Il y a bien un grand chien de garde dans la cour, mais ce chien n'est jamais lâché avant onze heures ou minuit. Armand, qui travaille le soir dans un petit pavillon que tu verras à gauche du jardin, se charge de cette besogne. En Bretagne, on dort toujours les clefs sur les portes, et souvent les portes ouvertes.

— Pays candide ! fit Rocambole avec une naïve admiration.

— Un perron de dix marches conduit du premier étage dans le jardin. Tu graviras ces dix marches, et tu trouveras une porte-fenêtre qui donne dans un grand salon. Cette porte n'est jamais fermée qu'au loquet.

— Ah ça, interrompit Rocambole, mais on entre dans cette maison comme chez soi ?

— Absolument.

Et sir Williams poursuivit sa description :

— A côté de ce grand salon est une autre pièce que madame de Kergaz affectionne et qui précède sa chambre à coucher. C'est une salle meublée en vieux chêne, du temps de Henri II, dont les murs sont couverts de portraits de famille ; la cheminée est surmontée d'une fort belle panoplie.

— Tiens, observa Rocambole, nous aurons les outils sous la main.

— Précisément, Jeanne travaille le soir dans cette salle à tapisseries et attend que son philanthrope d'époux remonte du pavillon, où il travaille jusqu'à onze heures, et vienne la chercher. Tu traverseras le premier salon sur la pointe du pied, tu frapperas à la porte de la salle gothique deux coups discrets. Jeanne, persuadée que c'est Armand, te dira d'entrer. Alors tu recommenceras la scène de la villa de Obaton... Cette fois, sois-en bien certain, elle jettera un cri que son mari entendra, et ce n'est pas moi, mais lui qui viendra à son aide.

Et sir Williams se prit à rire.

— Où serez-vous donc, vous ? demanda Rocambole.

— Moi, je suis censé aller à Vannes. En passant par Saint-Malo j'ai trouvé le moyen de me faire inviter à une grande battue au loin qui commencera demain dans les environs de Vannes, et je vais y coucher ce soir. Tu le vois, j'ai un costume de chasse.

— Ainsi, vous ne serez pas au château quand arrivera la catastrophe ?

— Mon.

— Mais quand j'aurai tué le comte ?

— Eh bien, tu prendras la fuite.

— Où irai-je ?

— A Saint-Malo, me rejoindre.

— Où ?

— A bord du *Fowler*.

Et sir Williams, éclairant de la lueur de son cigare la lettre qu'il avait reçue le matin, la montra à Rocambole.

— Bravo ! s'écria celui-ci, nous triomphons sur toute la ligne.

— C'est-à-dire, fit sir Williams en riant, que lorsque tu auras expédié ce pauvre Armand nous serons les plus heureux et les plus honnêtes gens du monde. Par exemple, acheva-t-il, je te conseille, aussitôt le sacrifice accompli, si les domestiques ne t'arrêtent, d'aller te jeter dans le premier ruisseau que tu trouveras, afin de redevenir blond.

— Et si les domestiques m'arrêtent ?...

— Eh bien, que veux-tu qu'il t'arrive ? Tu te seras loyalement battu en duel... voilà tout.

— C'est juste.

— Adieu... bonne chance... et à demain, à bord du *Fowler*, qui te mènera en Angleterre. Nous souhaiterons ensemble bon voyage à cette pauvre Baccarat.

— Adieu, mon oncle, à demain.

Sir Williams remonta à cheval.

— Mon oncle, dit Rocambole, un mot encore...

— Que veux-tu ?

— Etes-vous bien certain que, devenue veuve, Jeanne vous épousera ?

— Parbleu ! je pleurerai si bien son époux, je serai si inconsolable, je l'environnerai, elle, de tant de soins et d'amour, qu'elle se croira obligée à faire mon bonheur et à assurer un protecteur à son fils. Toujours l'histoire de mon père murmura sir Williams à part lui. Décidément les Kergar n'ont pas de chance avec nous.

Et sir Williams éperonna sa monture et s'en alla.

— Quel homme ! murmura Rocambole avec admiration.

Puis il se dirigea à travers le parc, malgré la nuit, malgré les obstacles, avec cette sûreté de pied et de coup d'œil qui distingue le sauvage. Une fille de service qu'il rencontra lui demanda où il allait : — A mes affaires, répondit-il effrontément, et il passa.

Chacune des indications de son maître sir Williams était gravée dans sa mémoire, et il gagna la haie vive qui séparait le parc du jardin sans la moindre hésitation.

Sir Williams avait eu raison de compter sur son agilité. Rocambole ne daigna point chercher une brèche à la haie.

Un saule planté dans le jardin laissait pendre ses branches flexibles par-dessus la haie. Rocambole bondit sur ses pieds, saisit à deux mains la plus basse branche, s'en servit comme il aurait fait de cette corde gymnastique qui sert à effectuer ce qu'on nomme le saut de rivière, et s'élança par-dessus la haie avec une légèreté qui lui eût mérité les éloges du saltimbanque Nicolo, son père adoptif. La haie franchie, Rocambole se trouva dans le jardin et s'orienta d'un coup d'œil. La façade sud du château était en face de lui. Le rez-de-chaussée, les combles étaient plongés dans l'obscurité ; mais au premier étage, à droite du perron, deux fenêtres étaient éclairées. Rocambole distingua parfaitement le perron, remarqua ces lumières et ne douta point un seul instant que ces fenêtres ne fussent celles de la salle gothique où, chaque soir, madame de Kergaz attendait son époux bien aimé. A gauche de la haie, dans un angle du jardin, Rocambole aperçut le pavillon où M. de Kergaz avait établie son cabinet de travail. Une faible clarté s'échappait à travers les persiennes du rez-de-chaussée et se projetait en dessins fantastiques sur un massif de chèvre-fouille qui entourait le pavillon.

— Il faut que je sache à quoi peut travailler ce philanthrope, murmura Rocambole.

Et il se glissa en rampant, à travers les arbustes, les plates-bandes, silencieux, retenant son haleine, étouffant le bruit de ses pas, et il vint coller son oeil à la persienne entr'ouverte, plongeant un rapide regard dans l'intérieur du pavillon.

Cet intérieur était un joli petit salon d'été, garni de rideaux en dentil, meublé en chêne blanc et dont les murs étaient couverts de rayons chargés de livres. Au milieu, le comte était assis devant une table, sur laquelle ses doigts pétrissaient un morceau d'argile. Dans les moments de loisir que lui laissaient la gestion de son immense fortune et la mission de haute charité qu'il s'était imposée, M. le comte Armand de Kergaz redevenait Armand le sculpteur, cet artiste au front inspiré, que nous avons jadis trouvé à Rome vivant de son ciseau, et que la fortune vint chercher au milieu d'un bal masqué pour le faire millionnaire.

M. de Kergaz, tout entier à son art en ce moment, était isolé du reste du monde. Il n'entendit point un léger bruit qui échappa à Rocambole, qui heurta une pierre en s'appuyant à la persienne.

— Tiens, pensa le cynique bandit, *monsieur* est un artiste. Quel dommage d'en priver la société !

Et il se retira avec les mêmes précautions.

— Bah ! se dit-il en s'en allant, il y a assez d'artistes comme cela dans le monde ; un de plus un de moins... qu'est-ce que cela fait ?

Et il se dirigea vers le perron ; il en gravit les dix marches à pas de loup.

Le temps était couvert, mais un rayon de lune, glissant à travers les nuages, donnait à la nuit une certaine transparence qui permettait de distinguer assez nettement chaque objet.

Tous les renseignements donnés par sir Williams à Rocambole étaient d'une merveilleuse exactitude : la porte-fenêtre qui mettait en communication le grand salon et le perron n'était pas fermée. Rocambole n'eut qu'à la pousser pour pénétrer dans l'intérieur du château. Un rayon de lumière, filtrant à travers une porte, lui indiqua la salle gothique. Il marcha sur la pointe du pied jusqu'à cette porte, et frappa deux coups discrets.

— Entrez, dit une voix douce de femme.

Rocambole ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil.

Près de la cheminée, Rocambole aperçut la comtesse, lui tournant le dos et assise devant son métier à broder.

Une des croisées donnant sur le jardin était entr'ouverte.

Au-dessus de la cheminée, comme l'avait fort bien indiqué sir Williams, se trouvait la panoplie : un joli trophée de fusils de chasse, d'épées de combat, de rapières de tous les âges, presque toutes ayant une date historique, ayant été portées par les Kergaz des générations éteintes et rappelant quelque glorieux souvenir.

— Voilà les outils, se répéta Rocambole. Et il fit un pas dans la salle gothique.

— Est-ce toi, Armand ? dit Jeanne se retournant à demi et persuadée que ce n'était que son mari.

Et elle regarda le nouveau venu, sur le visage duquel tombait d'aplomb la lumière d'une lampe placée sur la cheminée. Soudain Jeanne poussa un cri... un cri strident et terrible, un cri d'effroi qui s'en alla vibrer à travers l'espace jusque dans cette petite pièce où M. le comte de Kergaz pétrissait tranquillement sa statue, et qui le fit bondir sur lui-même comme la lionne qui entend le rugissement d'alarme de ses lionceaux. Dans cet homme, vêtu du costume breton du pays de Vannes, Jeanne avait reconnu M. le marquis don Inigo de los Montes.

Il courut à elle, se jeta à genoux, et, fidèle à son rôle, s'écria :

— Jeanne, ma bien-aimée, pardonnez-moi !... mais j'ai surmonté tous les obstacles, bravé tous les périls... pour arriver jusqu'à vous. Jeanne... Jeanne !... ne me fuyez pas, ne me repoussez pas !

Il n'acheva pas. Un homme tomba comme la foudre au milieu du salon ; et cet homme se précipita sur lui avec l'impétueux courroux d'un tigre qui tombe sur son ennemi...

C'était Armand !

OXI

M. le marquis don Inigo de los Montes s'attendait à cette agression, et tandis que le comte le saisissait rudement et le forçait à se relever, sa main se glissait dans la poche de ses braies, prête à en retirer un de ses pistolets, si le comte faisait un pas vers la panoplie pour y saisir un fusil ou une épée.

Mais le comte était sans autres armes que sa force herculéenne.

— Misérable ! s'écria-t-il en secouant Rocambole, misérable !

La voix d'Armand était étouffée par la colère :

— Je vais te tuer comme un chien, dit-il sourdement.

Et sa main convulsive étreignait le prétendu marquis à la gorge.

— Au secours !... à l'assassin ! murmura celui-ci à mi-voix.

Ce mot d'assassin galvanisa M. de Kergaz. Sa main crispée lâcha la gorge de Rocambole. Il fit un pas en arrière, l'enveloppant d'un regard de haine et de mépris et lui dit :

— Tu as raison... et bien que tu sois entré de nuit sous mon toit comme un malfaiteur, bien que tu sois venu m'outrager je ne dois te tuer sans défense... Tiens, misérable !

Et d'une main il frappa Rocambole au visage, et de l'autre alla détacher deux épées à la panoplie.

Madame de Kergaz poussa un nouveau cri, cri de terreur et d'angoisse, et tomba à la renverse sur le parquet ; elle était évanouie.

Au bruit, des pas se firent entendre dans le château, les portes s'ouvrirent, les serviteurs, éveillés en sursaut, accoururent. Il virent alors deux hommes, en présence et se mesurant du regard ; ces deux hommes avaient l'épée à la main.

— Retirez-vous ! ordonna M. de Kergaz d'une voix tonnante, ou plutôt occupez-vous de madame ; transportez-la dans sa chambre, donnez-lui des soins...

Et, s'adressant à don Inigo :

— Au jardin, misérable ! viens au jardin ! lui dit-il : je ne veux pas que ton sang souille ma maison... il la déshonorerait à toujours...

Et M. de Kergaz entraîna Rocambole dans le jardin jusqu'auprès du pavillon, et lui cria :

— En garde ! en garde !

Rocambole, ému un moment, avait, dans le trajet du château au jardin, reconquis tout son sang-froid, et pensant en son âme cynique et dépravée : — Pauvre sot ! le soufflet que je viens de recevoir sera le dernier que tu donneras en ta vie.

Et, après avoir prononcé par avance l'oraison funèbre de M. de Kergaz, le complice de sir Williams tomba en garde.

Il comptait sur ce coup italien, sur cette botte secrète et déloyale que lui avait patiemment démontrée, pendant deux mois, le portier maître d'armes du n° 41 de la rue Rochouart : le coup des *mille francs*, comme l'appelaient sir Williams.

— Des torches ! apportez des torches ! avait crié Armand à ceux de ses gens qui n'étaient point occupés à donner des soins à la comtesse.

Les serviteurs du comte, la plupart vieux chouans nourris et bercés des chevaleresques traditions des Armoricains leurs aïeux, n'auraient osé défier à leur jeune maître cette rencontre, l'épée à la main, qu'il allait avoir.

Quel était cet adversaire, brusquement surgi au milieu de la nuit ? Quel outrage armait leur maître contre cet homme ? Pourquoi ce combat ?

Ils ne songèrent même pas à se le demander.

Armand avait demandé des torches pour éclairer le combat, on apporta des torches.

Et ce fut alors un sévère et grandiose spectacle que celui

qui s'offrit aux regards des assistants. Au milieu de la nuit, sous les fenêtres de ce vieux manoir aux murs envahis par le lichen, et dont la vieille structure rappelait les âges héroïques, deux vieux Bretons tête nue, placés à dix pas l'un de l'autre, tenaient une torche pour éclairer l'épée du dernier des Kergaz. Entre eux, deux autres hommes, le comte et son adversaire, se mesuraient du regard prêts à croiser le fer qui s'agitait dans leur main. A distance, les autres serviteurs s'étaient agenouillés pleins de foi et priaient pour leur jeune maître.

— Mes enfants ! cria alors M. de Kergaz, s'il m'arrivait malheur... si cet homme venait à me tuer, laissez-le s'en aller, mais veillez sur la comtesse...

Et après avoir recommandé sa femme, Armand engagea le fer avec impétuosité.

OXII

Tandis que Rocambole et M. de Kergaz mettaient l'épée à la main, M. le vicomte Andrea s'en allait tranquillement à l'amble de son double poney breton par le sentier de la falaise, jusqu'à Saint Malo, d'où il était revenu le matin. En tournant la tête il pouvait voir successivement, au plutôt deviner, à travers les ténèbres naissantes, le vieux donjon des Kergaz, où, à cette heure, le dernier de cette race allait tomber sous les coups d'un spadassin, et la rade, où déjà sans doute était mouillé le navire qui portait sa terrible ennemie réduite à l'impuissance.

Un fier sourire, le sourire de l'ange déchu triomphant, vint alors aux lèvres de sir Williams.

— O ma vengeance ! murmura-t-il, je crois que je te tiens, enfin !...

En mer, au loin, à une lieue du port, l'œil perçant de sir Williams aperçut tout à coup une flamme qui semblait sortir des vagues et se promener à leur surface. et, à la vue de ces flammes, il tressaillit de joie.

— C'est le signal convenu avec John Bird, pensa-t-il, c'est le *Fouler* qui mouille là-bas... A nous deux donc, Baccarat ! Ni toi, ni Armand ne m'échapperez cette fois !

Ce fut vers le port qu'il se dirigea tout d'abord. Il avait l'intention de se jeter dans le premier canot qu'il trouverait, et de se faire conduire à bord du *Fouler* ; mais, pendant qu'il cherchait ce canot, un homme l'accosta et lui fit pousser un cri de surprise.

C'était John Bird. Le capitaine anglais, enveloppé dans son caban, paraissait guetter l'arrivée de sir Williams.

— Je vous attendais, capitaine, lui dit-il en abordant et en lui frappant sur l'épaule.

— A c'est toi... fit sir Williams.

— Je viens vous chercher.

— Ah !

— On vous attend à mon bord.

Sir Williams frissonnait de joie.

— Elle est bien jolie, la petite dame, continua John Bird.

— Tu trouves ?

— Les sauvages en feront leur reine.

— Je préfère qu'ils la mangent rôtie, répondit le cynique Andrea.

— Ne venez-vous pas lui dire adieu ?

— Oh ! certes... As-tu ton canot là ?

— Oui, dit John Bird.

Et l'Anglais prit familièrement par le bras son ancien capitaine et le conduisit à son canot, dans lequel il le fit entrer. Quatre matelots étaient courbés sur les avirons et n'attendaient qu'un signal.

— Nagez ! commanda John Bird, aussitôt que sir Williams fut assis à l'arrière.

Le canot glissa comme un alyon sur la crête des vagues et se dirigea vers la haute mer, où resplendissait toujours la flamme allumée à bord du *Fouler*, la mer était calme et le canot accosta le *Fouler* par tribord en moins de vingt minutes.

Pendant le trajet, sir Williams et John Bird étaient demeurés silencieux et comme absorbés en eux-mêmes. Le premier songeait sans doute qu'à cette heure Armand était couché sanglant sur le sol, au milieu de ses serviteurs consternés et de sa femme folle de douleur. Il songeait aussi que, dans quelques heures, le *Fouler* livrerait l'ancre et emmènerait pour toujours loin de l'Europe, pour la jeter au milieu des hordes sauvages, des cannibales de l'Océanie, cette femme qui avait osé se mesurer avec lui et lui tenir tête si longtemps. Et cet homme qui ne vivait plus que pour la vengeance, à cette heure où son œuvre paraissait couronnée par le succès ; cet homme, si fort durant l'adversité, que jamais une défaite n'avait pu terrasser ; cet homme perdait son sang-froid, son énergie, et se sentait en proie à une mystérieuse faiblesse. Il était brisé par l'ivresse du triomphe.

— Venez, mon capitaine, lui dit John Bird en lui frappant de nouveau sur l'épaule au moment où le canot touchait l'échelle de tribord du navire, venez voir madame Baccarat...

Ce nom arracha sir Williams à sa rêverie. Il suivit John et monta sur le pont.

Le pont du navire était désert. A peine voyait-on çà et là, silencieux à leur poste comme des fantômes, les hommes du quart de nuit. Aucun ne salua John Bird, et ne parut faire attention à lui ni son compagnon.

— Notre belle prisonnière est dans la cabine du capitaine, dit John Bird, se tournant vers sir Williams qui le suivait.

— Allons ! dit celui-ci, je veux la voir.

John Bird conduisit sir Williams à l'arrière et l'introduisit dans la cabine du capitaine.

Ivre de joie, sir Williams s'arrêta sur le seuil et aperçut Baccarat, à demi couchée sur un petit sofa et paraissant dormir.

— C'est une femme énergique, pensa sir Williams, elle dort comme dans son lit, et ne rêve certes pas d'anthropophages.

Mais, en ce moment, et comme si elle eût voulu lui donner un démenti formel, Baccarat ouvrit les yeux, se souleva à demi, laissa glisser un sourire sur ses lèvres et regarda sir Williams.

— Ah ! dit-elle, c'est vous, monsieur le vicomte ?

— Je ne suis plus M. le vicomte, ma chère amie, répondit-il avec son éclat de rire sardonique des anciens jours, vous vous trompez, je suis sir Williams.

— Je le sais, dit froidement Baccarat.

Et, le regardant à son tour avec dédain :

— Oh ! je sais, continua-t-elle, que le vicomte Andrea, le repentini n'existait pas ; que, sous le masque d'hypocrisie qu'il s'était fait, l'implacable sir Williams suivait pas à pas sa vengeance.

— Vous parlez d'or, chère amie, ricana sir Williams.

— Je sais, poursuivit Baccarat toujours calme, que ce monstre, ivre de fureur d'avoir échoué, grâce à moi, dans toutes ses entreprises, m'a juré une haine mortelle...

— Eh ! oh ! ma fille, tu ne te trompes pas...

Et il lui lança un regard de reptile.

— Je sais enfin qu'il m'a fait enlever l'enfant que j'avais pris sous ma protection, et pour laquelle il ressent une odieuse passion.

— Elle est jolie, la petite... dit sir Williams qui ne prit pas la peine de dissimuler, et la veuve Fipart est chargée de son éducation.

— Vous vous trompez, mon capitaine, dit John Bird, la juive n'est plus à Paris.

— Et où est-elle ?

— Ici, à bord.

Baccarat, dont le regard était fixé sur sir Williams, le vit pâler d'émotion.

— Ah ! lui dit-elle d'un ton moqueur, on a bien raison de dire que chaque cuirasse a son défaut. Vous étiez un homme

pour qui les lois et les plus saintes choses n'étaient que préjugés, vous méprisiez la famille, vous blasphémiez Dieu, la vie humaine n'avait pour vous aucun prix, et vous marchiez droit au but sans vous préoccuper des obstacles, sans rencontrer jamais une pierre d'achoppement; mais cette pierre s'est trouvée un jour sur votre route sous la forme de cette enfant, à la vue de laquelle votre cœur de bronzé s'est ému...

— Ah çà! s'écria sir Williams avec un éclat de rire, puisque la petite est ici, au lieu d'écouter la morale de madame Baccarat, pourquoi ne vas-tu point me la chercher, John Bird?

— J'y vais, répondit le capitaine.

Et il laissa sir Williams seul en face de Baccarat, toujours impassible.

— Ma petite, dit le monstre, qui jetait enfin le masque, tu as été bien habillé dans l'affaire de Fernand et celle de la marquise. Tu m'a coûté cinq millions.

Baccarat sourit.

— Et il s'en est fallu de peu que tu ne me brûles la cervelle.

— J'aurais dû le faire.

— Il est certain, reprit sir Williams d'un ton moqueur, que tu l'eusses fait si tu avais pu deviner le sort que je te réservais.

— Et quel est ce sort?

— Comment! tu ne t'en doutes pas?

— Vaguement, du moins...

Et Baccarat ne perdit rien de sa tranquillité de visage et de ton.

— Eh bien, je vais te le dire, alors. Tu es à bord d'un navire qu'on nomme le *Fowler*, dont le capitaine est mon âme damnée. Ce navire va en Océanie, et il a pour mission de te déposer dans quelque île sauvages où tes belles épaules pourront figurer avantageusement sur la table d'un monarque anthropophage.

Et sir Williams se prit à rire. Ils attendait à voir Baccarat jeter un cri d'effroi, se prendre à trembler, tomber à genoux et demander grâce, mais Baccarat se contenta de sourire.

— Vous vous trompez étrangement, dit-elle; ce n'est pas moi qu'on emmènera en Océanie, c'est vous.

Et comme elle prononçait ces mots, la porte de la cabine se ouvrit, et un homme entra, dont la vue fit pâlir sir Williams et le fit reculer d'un pas. Et cet homme lui dit:

— Je parie, cher baronnet, que vous m'avez cru mort... assassiné par un prétendu nègre du nom de Venture?

L'homme qui venait d'apparaître, à sir Williams terrifié était le comte Artoff.

OXIV

Expliquons comment le comte Artoff, que Rocambole et sir Williams croyaient si bien mort, était encore de ce monde et comment il se trouvait à bord du *Kowler*.

Il nous faut pour cela retourner à Paris et nous reporter à ce moment où après avoir escorté la veuve Fipart et sa capture jusqu'à la Villette, maître Venture prit le chemin de l'hôtel du comte Artoff.

L'ancien intendait de madame Malassis ne s'était point vanté: il avait été en relation de cabaret avec le cocher du comte Artoff, était plusieurs fois entré dans l'hôtel, et en avait une connaissance parfaite. Il savait où couchait le comte, connaissait ses habitudes nocturnes, celle, entre autres, qu'avait le jeune Russe de faire chaque soir, en rentrant, le tour de son jardin et d'y fumer un cigare. Ces détails étaient pour Venture tout autant de jalons qui devaient lui assurer le succès de la marche qu'il avait à suivre.

Le plus difficile était de pénétrer dans l'hôtel à cette heure avancée, et Venture, en quittant la veuve Fipart, s'avoua cette difficulté sur le champ. Entrer chez le comte à onze heures du soir, ce n'était possible, à première vue, qu'à une condition. Cette condition était que Venture allât se débarbouiller de sa

couleur noire, retrouvât sa mine d'autrefois, se prétendit sans place et sans domicile, et alla franchement demander l'hospitalité au cocher, son ancien ami.

Venture y songea un moment; mais la réflexion lui fit aussitôt repousser ce projet.

— D'abord, se dit-il, pour redevenir blanc, il me faut une heure au moins passé à me frotter avec toute sorte d'acides. Donc, je n'ai pas le temps. Ensuite, il vaut beaucoup mieux pour moi que je reste noir. On me verra peut-être entrer, peut-être me verra-t-on sortir. Le coup fait, je me débarbouille, et jamais, en France, on n'a pris un blanc pour un noir. Il ne faut pas songer au cocher.

Venture continua son chemin, interrogeant ses souvenirs et se remémorant en détail la topographie exacte de l'hôtel.

— Voyons, se dit-il, m'y voilà: les écuries sont à droite du perron, dans la cour. Les remises sont à gauche. Si je voulais arriver dans la cour, j'irais me blottir dans une voiture jusqu'à ce que le comte rentrât, car, bien certainement, il est encore à son cercle. Il y a une porte qui met en communication les remises et les écuries. Les palefreniers couchés, j'entrerais donc dans les écuries et pourrais facilement gagner le petit escalier par lequel, chaque matin, le comte descend pour jeter à ses chevaux le coup d'œil du maître.

Il arriva aux abords de l'hôtel sans avoir encore résolu son problème ni trouvé le moyen de passer devant la loge du suisse et sous les yeux des nombreux domestiques qui peuplaient la vaste demeure du comte.

— N'importe! se dit-il, flânons et attendons... Peut-être trouverons-nous une bonne occasion...

Les environs de l'hôtel étaient assez silencieux, la rue à peu près déserte. Venture jugea, au peu de clarté régnant sur sa façade, que bien certainement le comte n'était pas chez lui. En effet, à cette même heure, le comte et Baccarat attendaient imprudemment Rocambole dans la villa de Saint-Maurice où l'attirait le billet de madame de Saint-Alphonse.

Venture se mit à se promener de long en large.

— Après tout, se dit-il, ce qui est différé n'est pas perdu; si je n'entre pas aujourd'hui, je reviendrai demain.

Les lanternes d'une voiture se montrèrent vers minuit à l'entrée de la rue, du côté de l'embarcadère du chemin de fer.

— C'est peut-être le comte, pensa l'assassin.

Et il s'effaça le plus possible dans l'ombre d'une porte; et tandis que la voiture passait, il plongeait un regard rapide à l'intérieur. La voiture était vide. Mais elle appartenait sûrement au comte, car elle s'arrêta devant la porte cochère de l'hôtel, que le suisse, endormi sans doute dans son fauteuil de cuir, tardait à ouvrir.

Cette voiture était un simple coupé, attelé d'un cheval et conduit par un cocher seul.

C'était précisément ce même coupé qui avait pris Rocambole et John Bird rue Saint-Lazare, les avait conduits à Saint-Maurice et en avait ramené John Bird, qui était revenu à Paris et s'était fait descendre sur le boulevard.

— La porte! cria le cocher.

En un clin d'œil, Venture eut pris son parti. Il alla jusqu'à la voiture, se glissa à plat-ventre sous le train, entre les roues, saisit l'essieu de derrière à deux mains, passa ses pieds dans l'avant-train, et se suspendit enfin entre le sol et le caisson de la voiture.

Le suisse, réveillé, ouvrit la porte à deux battants, et le coupé entra dans la cour.

Venture demeura couché sous la voiture, dans la remise, et s'y tint immobile pendant plus d'une heure; le cocher pouvait avoir oublié quelque chose et revenir. Ensuite, il avait remarqué, avant que les lanternes fussent éteintes, que la phaéton du comte était à sa place accoutumée, tandis que la calèche était dehors. Il pensa que le jeune Russe avait sans doute

passé la soirée avec Baccarat, et qu'il était allé la reconduire chez elle.

Les palefreniers se trouvaient encore dans les écuries, et il s'écoula plus d'une heure avant que Venture se hasardât à se glisser hors de sa cachette.

Une porte que Venture connaissait fort bien, mettait en communication les écuries et les remises, et n'était jamais fermée qu'au loquet. Cette porte servait à faire entrer les chevaux les jours de pluie, afin d'atteler à couvert.

Venture pénétra jusque dans l'écurie, et se dirigea à pas de loup vers le petit escalier du comte. Cet escalier était plongé dans les ténèbres. Venture s'arrêta sur la première marche et prêta l'oreille. Un silence profond régnait dans l'hôtel.

En ce moment, pensa-t-il, si je cours le risque d'être rencontré, ce ne peut être que par le valet de chambre, qui attend patiemment son maître : mais il est probable que le valet de chambre dort dans un fauteuil. S'il ne dort pas, s'il me rencontre... ma foi ! je lui saute à la gorge avant qu'il ait eu le temps de crier, je l'étrangle et le fourre dans une armoire ou derrière quelque porte.

Ce beau raisonnement terminé, Venture se hasarda dans l'escalier tenant la rampe d'une main et sans faire plus de bruit qu'un chat. Il monta ainsi jusqu'au premier, et s'arrêta un moment pour interroger de nouveau ses souvenirs et s'orienter. Il se souvint alors que l'escalier communiquait par un couloir tournant avec le cabinet de toilette du comte. Un jour où le jeune Russe était absent, où les domestiques avaient eu congé, à l'exception du cocher, celui-ci avait cru devoir faire les honneurs de l'hôtel à son ami Venture et le lui montrer en détail, depuis les combles jusqu'aux offices.

A mesure qu'il avançait, toutes ces particularités se représentaient nettement à la mémoire de l'ancien intendant de madame Malassis. Il chercha le couloir à tâtons, le trouva, et s'y engagea d'un pied sûr. Le couloir tournait autour du grand escalier de l'hôtel.

Quand il eut fait dix pas, Venture vit briller une lumière dans l'éloignement. Cette lumière le guida ; il continua à avancer, et arriva ainsi jusqu'à une porte vitrée. Cette porte donnait sur le cabinet de toilette, et Venture reconnut que la clarté qui s'en échappait provenait d'une petite lampe à globe d'albâtre qui brûlait généralement toute la nuit. Le cabinet de toilette était désert.

Venture en poussa hardiment la porte, qui s'ouvrit au loquet et tourna sans bruit sur ses gonds.

Il entra et remarqua une grande armoire pratiquée dans l'épaisseur du mur qui séparait le cabinet de la chambre à coucher et convertie en portemanteau.

Un rideau formé par une lourde draperie était tiré sur les habits.

— Voilà où je vais me blottir, se dit-il ; mais, en attendant, passons une légère inspection des lieux.

Il ouvrit avec précaution la porte de la chambre à coucher, où régnait l'obscurité la plus complète, et il s'arma hardiment de la petite lampe d'albâtre.

La chambre du comte était petite, mignonne, coquettement tendue d'une étoffe perse d'un gris chatoyant et pourvue d'une alcôve.

— Il vaut beaucoup mieux pour moi, se dit-il, que j'attende que mon seigneur se soit mis au lit. Je le tuerai là sans le moindre bruit, et, avant de m'en aller, je ferai une inspection du seigneur. Qui sait ? peut-être trouverai-je un portefeuille assez épais au fond d'un tiroir.

Venture quitta la chambre à coucher, replaça la lampe d'albâtre sur la cheminée du cabinet de toilette, et se blottit sous la draperie qui recouvrait le portemanteau, après avoir tiré de ses poches une paire de pistolets et un couteau catalan effilé et pointu, long d'un pied-de-roi. Le couteau, pensa-t-il, est un ami silencieux et discret, avec lequel on fait sans bruit

ni trompette de belle et bonne besogne ; mais les pistolets ont bien leur mérite : ils bavardent à propos et effrayent les timides. Le couteau est pour le combat ; je destine les pistolets à ses gens, dans le cas où j'aurais besoin de courir ma retraite.

Venture attendit longtemps, une heure au moins. L'hôtel paraissait désert, tant il était silencieux.

— Où donc, se demanda-t-il, le comte s'est-il attardé, qu'il se permette de me faire attendre ?

Enfin le bruit d'une voiture retentit dans l'éloignement, puis Venture entendit celui de la porte cochère qui s'ouvrit à deux battants, et son cœur se prit à battre d'impatience et d'émotion.

— Le voilà ! pensa-t-il.

C'était, en effet, le jeune Russe qui revenait de Saint-Maurice, et ramenait avec lui madame de Saint-Alphonse.

Venture, immobile dans sa cachette, entendit bientôt résonner le pas sûr et hardi du comte, puis la porte qui mettait en communication le salon et la chambre à coucher s'ouvrit devant lui. Mais, en même temps, une singularité précieuse pour l'assassin se produisit et attira son attention. Un rayon de clarté vint frapper ses yeux au moment où, éclairé par son valet de chambre, le comte entra, et Venture put se convaincre qu'il existait une légère ouverture, une fente, dans la boiserie qui séparait de la chambre à coucher l'armoire du cabinet de toilette.

Il colla alors son œil à la fente, et vit distinctement le jeune Russe. Le comte, un peu pâle, l'air triste et sévère, donnait la main à une jeune femme plus pâle et plus triste encore. Ce n'était point Baccarat, comme le crut d'abord Venture, lorsqu'il entendit le frou-frou de la robe de soie : c'était madame de Saint-Alphonse.

— Oh ! oh ! pensa Venture, qui tressaillit profondément et la reconnut, madame de Saint-Alphonse, la dame chez qui mon honoré maître, le marquis don Inigo de los Montes, est allé ce soir ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Et Venture, stupéfait, inquiet, attendit qu'un mot vint lui expliquer la présence de la jeune femme chez le comte.

Madame de Saint-Alphonse se laissa tomber sur un siège avec une lassitude pleine de découragement.

— Ah ! dit-elle, c'est affreux.

— Ma chère amie, répondit froidement le comte, il le fallait.

— Oh !

— Vous l'avez bien vu, cet homme était un misérable.

— Certes, oui.

— Si j'eusse agi autrement, qui sait combien de malheurs encore....

— Mais, interrompit madame de Saint-Alphonse, fallait-il le tuer ?

— Il le fallait.

— De qui diable parlez-vous donc ? pensa Venture, qui se prit à trembler pour Rocamboïé.

— Ce docteur Inigo, ce faux marquis, cet assassin, poursuivit le comte, allait, il l'a avoué, partir pour la Bretagne, et y tuer déloyalement le frère de cet infernal sir Williams.

Une sueur glacée perla à ces mots aux tempes de Venture.

— Morbleu ! murmura-t-il, nous sommes refaits, Rocamboïé et moi. Ils l'ont tué après lui avoir tout fait dire. Voilà mes dix mille francs flambés !

Et Venture continua à écouter.

— Il est de certains moments, murmura le comte, où l'homme doit se montrer sévère, inexorable, là où la femme demande grâce. Baccarat, qui voulait le sauver, a compris à la fin d'elle-même que laisser la vie à cet homme qui pouvait nous échapper encore, c'était compromettre fatalement plusieurs nobles et précieuses existences.

— Oh ! c'est égal, murmura la jeune femme frissonnant, c'est épouvantable !

AVIS

Nous remercions beaucoup nos lecteurs en general de l'encouragement qu'ils ont bien voulu nous donner jusqu'a present, mais vu les grands Sacrifices qu'ils nous faut s'imposer depuis quelques temps, nous sommes forces de diminuer notre publication de 8 pages par consequent a partir de cette semaine nous publierons seulement que 16 pages pour quelques semaines.

Imp. du Syndicat Mont-Royal.

PROPRIETAIRE.

IMPRIMERIE
DU
SYNDICAT MONT-ROYAL

968 RUE ONTARIO
MONTREAL

~~~~~

Circulaire,  
Tetes de compte,  
Tetes de lettre,  
Carte d'affaire,  
Pamphlet  
Calendrier, Etc, Etc.

❖ Ouvrages de Couleur et de Luxe. ❖

**A des prix tres moderes**

*Les ordres recus par telephone ou par la poste recevront la plus  
grande attention.*

**Imprimerie du Syndicat Mont-Royal**

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6256.